



PROMOTION *GÉNÉRAL GALLOIS*
2016 -2017



**LE SOUTIEN DE L'INTENDANCE EN CAMPAGNE :
L'EXEMPLE DE LA BATAILLE DE VERDUN**

Commissaire principal Claire GAUZENCE de LASTOURS

Sous la direction de :

LCL Rémy PORTE

Résumé :

Depuis la création en 1817 du corps de l'intendance militaire¹, de nombreuses campagnes vont en éprouver le fonctionnement, et en entraîner de profondes refontes, notamment après l'échec cuisant de la campagne de 1870 qui lui est partiellement imputable. La première guerre mondiale n'échappe pas à la règle. Des règlements avaient prévu ce que devait être le service de l'intendance en campagne et son fonctionnement, mais les nécessités tactiques vont vite prendre le pas sur l'organisation théorique.

Verdun en est un exemple concret. Des dispositions avaient été prises au début de la guerre pour stocker dans cette place forte tout le ravitaillement nécessaire aux troupes qui l'occupaient. Rapidement, devant l'importance de la bataille de Verdun, entre février et août 1916, de constantes réadaptations durent avoir lieu, pour permettre à la place forte de tenir. Les hommes du service de l'Intendance firent leur possible pour assurer aux combattants vivres, habillement et matériels nécessaires non seulement à leur survie, mais aussi à leur moral, et ce, souvent, au péril de leur vie.

Abstract :

Since the creation of an "Administration Corps" in 1817, numerous campaigns have tested its function and resulted in profound changes notably after the crushing defeat of 1870, which was partially attributable to administrative failures. The First World War was no exception. Regulations had laid down the Administration Corps' function and role, but tactical necessities soon took precedence over the theoretical organisation.

Verdun provides a concrete example. At the beginning of the war, arrangements had been made to store all the supplies necessary within this stronghold for the troops occupying it. In light of the importance of the Battle of Verdun, constant re-adjustments had to be made, between February and August 1916, in order to allow the stronghold to hold. The men in the Administration Corps did all that they could to assure the combatants food, clothing and materials necessary not only for their survival, but also for the maintenance of morale, often risking their very lives.

¹MANTIN J-M (CRC1), *1817-2017 : le bicentenaire oublié...* in les échos de la PFAF CE, n°23, mars 2017

Introduction

Le service de l'intendance, héritier des commissaires des guerres sous l'ancien régime, a toujours accompagné, depuis sa création en 1817, les armées dans leurs campagnes, que ce soit en France ou à l'étranger. Des enseignements en ont été tirés, pour adapter au mieux le soutien aux besoins du combattant, ce qui anime aujourd'hui encore le service du commissariat aux armées, qui en est l'actuel héritier. La défaite de Sedan en 1870 en a été un premier exemple concret, puisque ce service a été entièrement réorganisé. La bataille de Verdun en est un autre exemple emblématique, non pas tant sur la réorganisation du service en lui-même que sur les réalisations de ce dernier, principalement en matière de vivres et d'effets d'habillement. Il est en effet couramment admis que le fantassin d'aujourd'hui est plus proche du soldat de 1916 que ce dernier ne l'est du soldat de 1914. L'adaptabilité dont il a fait preuve a en effet permis de nourrir au mieux les poilus, avec des modes de fabrication nouveaux, et de l'habiller d'une manière plus adaptée tant aux phases de combat qu'aux phases d'attente dans les tranchées.

La bataille de Verdun a déjà été étudiée sous de nombreux aspects. Les différentes phases des combats, la stratégie tant allemande que française, l'organisation des troupes ont donné lieu à une littérature nombreuse. De même, les aspects logistiques, et en particulier la voie sacrée, ont fait l'objet de nombreuses publications. Si l'on ajoute à cela que nous nous situons au milieu de la période consacrée au centenaire de la grande guerre, on a un aperçu assez complet des ouvrages ou articles parus. En revanche, l'aspect propre à l'intendance, c'est-à-dire celui recouvrant les questions de vivres, de campement et d'habillement principalement, n'a été traité que de façon parcellaire. L'alimentation sur Verdun a été étudiée sous différents aspects, mais nous n'avons pas connaissance d'une étude plus spécifiquement liée au soutien apporté par le service de l'intendance à Verdun, et à la manière dont ce soutien était perçu par ses bénéficiaires.

Pour arriver à bien cerner ce qu'a pu être ce soutien aux combattants à Verdun, nous sommes appuyés sur différentes sources, à la fois historiques, en reprenant la réglementation de l'époque ou les enseignements tirés par le ministère de la guerre juste à la fin du conflit. De plus, avec ce qu'on pourrait appeler l' « effet centenaire », de nombreux documents d'époque ou de nombreux historiques de régiment datant de cette période ont été numérisés et mis en ligne, permettant un accès plus aisé à certaines sources historiques. En revanche, il ne nous a pas été possible de déterminer avec précisions les unités de l'intendance présentes à Verdun, l'exploitation des archives du service historique de la défense étant trop chronophage par rapport aux deux mois dont nous avons réellement disposé pour effectuer tant le travail de recherche que la rédaction de ce mémoire. Par ailleurs, Verdun étant une bataille qui a marqué les Français, des publications plus ou moins pointues ont lieu régulièrement sur le sujet, permettant de trouver des éléments précis et chiffrés en vue d'appuyer mon propos. Quant au centenaire, il a entraîné la mise en place de journées d'études ou expositions spécifiques à l'alimentation, dont la très intéressante « nourrir au front », qui nous a été d'une aide précieuse.

En revanche, le sujet de notre mémoire n'ayant été défini que fort tardivement, nous avons cruellement manqué de temps pour approfondir nos recherches, nous limitant à ce que nous avons pu trouver tant dans le fonds ancien que contemporain du centre de documentation de l'école militaire, et aux nombreux articles et ouvrages disponibles sur la toile. C'est avec regret que nous n'avons pu aller à Vincennes consulter les fonds d'archive du ministère de la défense.

Ceci étant dit, le corpus ainsi réuni était suffisant pour nous permettre de traiter de ce sujet passionnant qu'est l'exemple de la bataille de Verdun pour le soutien apporté en campagne par le service de l'intendance. Il nous a paru intéressant de voir ainsi comment un système assez rigide, fruit des évolutions et réglementations strictes mises en place après la défaite de Sedan a pu réussir à s'adapter en permanence aux besoins des combattants, tant sur l'organisation que sur l'adaptation des matériels et vivres fournis, ouvrant ainsi la voie à ce qu'on pourrait qualifier d'ère contemporaine de l'intendance, qui préfigure fort bien à notre sens la réactivité de ce qu'est aujourd'hui le service du commissariat des armées (SCA).

Pour ce faire, nous avons choisi de nous intéresser à ce que nous estimions être les trois domaines fondamentaux de ce soutien au poilu que sont le ravitaillement en vivres,

tant sur la constitution des stocks que la difficulté de leur acheminement - problème toujours d'actualité – puis le soutien alimentaire à proprement parler, entre préparation et livraison des repas – là encore de nos jours, qui pourrait nier l'importance accordée aux repas par nos militaires – avant de nous pencher sur les balbutiements de la mise à disposition d'effets de couchage et de campement, mais surtout la modernisation de l'habillement, tout en accordant une petite place à l'étude des ancêtres de nos foyers et bazars.

I Le ravitaillement en vivres

L'intendance se doit d'apporter au plus près du front les différentes denrées nécessaires au ravitaillement des soldats de la place forte. En effet, les armées se nourrissaient auparavant, de manière régulière, sur l'habitant. Cependant, depuis la défaite de 1870, des enseignements ont été tirés, et il est désormais organisé un service des subsistances plus robuste. Un décret est signé le 12 mars 1890, élaborant la première charte du ravitaillement national, décret qui est le fruit de longs travaux menés par le sous-intendant Ducuing². Il va s'ensuivre la constitution et la mise en place de stocks sur Verdun, avant la guerre, comme sur les autres places fortes françaises. Les stocks ainsi constitués avant la guerre ou au début de celle-ci permettront d'assurer une partie du ravitaillement pendant la bataille de Verdun, complétés par des approvisionnements réguliers effectués par voie ferrée ou routière, ceci d'autant plus que l'effectif présent sur la place en 1914 s'élève déjà à 71 000 personnes.

Ce stockage est effectué par le service de l'arrière, qui les envoie ensuite aux services de l'avant. Le service de l'arrière se découpe ainsi :

- Les sous-intendances des stations-magasins,
- La sous-intendance de la gare régulatrice,
- La sous-intendance de gare d'origine d'étapes,
- La sous-intendance de convoi d'armée,
- la sous-intendance de la boulangerie d'armée³.

Tout ce personnel représente, pour la France métropolitaine, non seulement 6 000 fonctionnaires de l'intendance et officiers d'administration, mais surtout 80 000 commis et ouvriers d'administration, la plupart réserviste ou territoriaux⁴.

² EVENO Pierre, *Manger, le souci quotidien du soldat, l'alimentation des troupes*, s.l. ,s.n., s.d., p 39.

³ BEAUFIGEAU P., EVENO P., GENU X., *de l'intendance militaire au commissariat de l'armée de terre*, ECPAD, 2008, p. 188

⁴ *Id.* p. 389

La constitution de stocks doit répondre à une élaboration précise, telle que la détermination des besoins, l'utilisation d'infrastructures adaptées, l'adéquation des modes de stockage à la nature des denrées, ainsi qu'un certain maillage du territoire pour assurer correctement le ravitaillement demandé en fonction de la coupure potentielle de certains réseaux.

En raison de l'importance stratégique de Verdun, la place-forte doit être « *munie de toutes les ressources en matériel et personnel nécessaires à une résistance de longue durée* »⁵. L'élaboration et la mise en place des stocks de la place-forte de Verdun sont donc le fruit de plusieurs années de travail, tentant d'assurer une réponse efficace aux potentielles agressions dont la place pourrait faire l'objet.

1 La composition des stocks

Diverses familles de denrées doivent être stockées sur place, car elles correspondent aux besoins quotidiens d'un soldat. On considère à l'époque qu'une alimentation adaptée doit comprendre du pain, quelle qu'en soit la forme, du riz ou des légumes secs, du vin ou des boissons alcoolisées, des conserves de viande ou de poisson, ainsi que de la viande fraîche. Cette catégorisation des denrées alimentaires se fait ainsi :

- vivres : pain et viande
- petits vivres : riz, légumes secs, sel, sucre et café
- produits culinaires : potages condensés, lard
- liquides : vin et eau-de-vie⁶.

La quantité de stock à détenir pour ces denrées est fonction du nombre de personnes présentes sur la place et des tâches qu'elles auront à effectuer. On distingue en effet une base minimum, évaluée à 2 750 calories pour la version normale, et 3 090 calories pour

⁵ Loi fondamentale du 10/07/1791, art 1^{er}

⁶ EVENO P, op. cit. p 45

la ration forte, attribuée aux hommes qui accomplissent plus de travaux⁷. Ces stocks doivent correspondre à six mois de siège, en prenant en compte que non seulement des civils pourraient rester sur Verdun, mais que les effectifs rationnaires pourraient être amenés à évoluer considérablement en fonction de l'intensité des combats.

On arrive donc aux stocks suivants sur Verdun en 1914 :

- Blé et farine : 112 677 quintaux
- Riz et légumes secs : 7 668 quintaux
- Vin : 7 988 hectolitres
- Conserves de viande : 10 502 quintaux
- Viande fraîche : 28 116 quintaux⁸.

Ces stocks sont représentatifs de la diversité nécessaire au bon équilibre nutritionnel des soldats. Cependant, les divers produits ne sont pas tous appréciés par le combattant de la même manière. Le riz notamment pose quelques soucis, la troupe ne lui faisant pas un bon accueil⁹. Même Roland Dorgelès s'en fait l'écho¹⁰ « et toi, tu ne pourrais pas leur dire qu'on en a marre de becqueter du riz et des punaises ? » !

2 L'adaptation des infrastructures de stockage

Pour éviter des pertes de denrées qui pourraient s'avérer désastreuses, il importe de prévoir un stockage adapté aux différentes denrées, mais présentant également des garanties de sécurité suffisante en cas de bombardement ou de tentative d'incendie par exemple. Compte-tenu de l'importance des stocks de la place forte, de nombreux locaux sont utilisés pour ce faire, bien que ce ne soit pas leur destination première. Les magasins militaires sont donc utilisés en premier, et l'on assiste ensuite à l'utilisation de locaux aussi divers que variés, tels que la chapelle du collège, les caves du palais de justice et de l'évêché¹¹.

⁷ BARRAL P, « l'intendance » in CANINI G (dir) *Les fronts invisibles*, Nancy, presses universitaires de Nancy, 1984, 383 p., p. 69-78, p. 70

⁸ GRASSER J, « le ravitaillement de la place de Verdun » in CANINI G (dir) *Les fronts invisibles*, Nancy, presses universitaires de Nancy, 1984, 383 p., p. 349-370, p. 355

⁹ BARRAL P op. cit. p75

¹⁰ DORGELES R, *Souvenirs sur les Croix de bois*, Paris, 1929, p. 23

¹¹ *Ibid.* p 361

Le stockage des produits secs ne pose pas de souci particulier. Il nécessite cependant des entrepôts correctement aérés, pour éviter une dégradation de la matière première.

La viande fraîche pose en revanche deux problèmes majeurs, celui de la conservation du troupeau encore sur pied, et ensuite de la viande abattue.

Pour cette dernière, le stockage a lieu dans de grands entrepôts frigorifiques¹², dont le personnel fait preuve d'une grande abnégation et d'un grand courage, comme le prouve une plaque commémorative de la Citadelle¹³ : « *Fernand Lerisse, chef mécanicien, modèle de dévouement, resté à Verdun depuis le début des hostilités pour assurer son service à l'usine frigorifique, a été tué le 1^{er} mars 1916, en se rendant à son poste* ».

Quant au troupeau sur pied, il sera conservé dans des parcs à bétail à proximité de la Citadelle¹⁴, afin de pouvoir procéder facilement à son abattage et au transfert dans les frigorifiques.

3 L'organisation du stockage¹⁵

Ces points de stockage ne sont pas situés uniquement aux abords proches de la Citadelle, ils font l'objet d'un maillage de la région fortifiée de Verdun (RFV), en fonction du niveau tactique qu'il doit ravitailler.

Au niveau de l'armée, toutes les denrées provenant du secteur civil sont stockées dans une des dix-sept des stations magasins¹⁶, regroupant des entrepôts géants, un parc à bétail et une boulangerie, puis acheminées ensuite vers des gares régulatrices.

Au niveau du corps d'armée, ces denrées sont alors envoyées vers les gares régulatrices de ravitaillement par des trains de ravitaillement quotidien, soit 22 wagons avec un jour de vivres pour 50 000 soldats¹⁷. De là elles arrivent sur des magasins centraux, vers les

¹² Directive 1073/DA/GQG du 12 août 1915, *Les armées françaises dans la grande guerre*, Paris, imprimerie nationale, 1926, tome 4 volume 1 annexe 1, p 17

¹³ COLOMBANI R, « un intendant de la guerre 1914-1918, l'intendant général Adrian », *Revue historique de l'armée*, février 1968, p. 62

¹⁴ *Les armées françaises dans la grande guerre*, tome 4 volume 1 annexe 1, op. cit. p 17

¹⁵ Entretien avec BREHON NJ, commissaire de l'exposition « nourrir au front », CDEM, 1^{er} février 2017

¹⁶ BARRAL P op. cit. p71

¹⁷ *Id.*

centres de ravitaillement par secteur, comme à Fleury-sous-Douaumont et à la caserne Marceau pour le 1^{er} secteur par exemple¹⁸, d'où partent ensuite les corvées les acheminant vers la ligne de front.

Pour assurer le transit correct des denrées vers les différents entrepôts, et assurer ainsi leur reconstituer et la fourniture de vivres jusqu'en première ligne, le ravitaillement s'effectue de deux manières, par voie ferrée et par la route.

B Le ravitaillement par voie ferrée

Le réseau ferré sur Verdun se sépare en deux réseaux bien distincts, le chemin de fer meusien et le réseau de voies de 0,60 m, qui ont chacun leurs avantages et leurs inconvénients, et ne se situent pas au même niveau tactique. La combinaison de leurs effets permet cependant de réduire le transport de charges lourdes à pied, et autorise un ravitaillement rapide des différents dépôts. Ces réseaux continuent d'ailleurs de se développer tout au long de la bataille afin de suivre au plus près la ligne de front. Ce ravitaillement ne pose d'ailleurs pas de réel souci, au contraire de l'alimentation à proprement parler, du fait de la létalité importante observée lors des corvées¹⁹. Leur présence est indispensable au bon ravitaillement de la place, que ce soit dans le domaine de l'intendance, qui nous intéresse ici plus particulièrement, mais aussi et surtout pour l'acheminement des munitions et des troupes vers l'avant, ainsi que l'évacuation des blessés.

1 Le chemin de fer meusien

Plusieurs lignes de voies ferrées se croisent dans la RFV, comme la ligne Paris-Metz et la ligne Paris-Nancy, permettant au début de la guerre un ravitaillement correct de la place-forte. En revanche, celle du chemin de fer meusien est la seule qui nous reste

¹⁸ GRASSER J, *op. cit.* p361

¹⁹ Entretien avec BREHON NJ, *op. cit.*

utile, car elle est la seule à pouvoir encore être exploitée à partir de 1916²⁰, du fait des destructions opérées sur la ligne Nord/ Sud, détruite par les Allemands à St Mihiel, et la ligne Ouest/ Est sous le feu des batteries allemandes dans le secteur d'Aubréville. Cette ligne du « Meusien » part de Bar-le-Duc et dessert tout le Sud-Ouest de Verdun, soit les secteurs de Vaubécourt, Triaucourt et Souilly, avec de nombreuses ramifications. Cette ligne permet la circulation de trains d'un tonnage compris entre 600 et 800 tonnes²¹, utilisables à la fois pour les ravitaillements en tout genre, mais aussi pour le transport des troupes. Elle permettra de transporter quotidiennement 1200 tonnes de matériels et 1 500 hommes au plus fort de la bataille²². En six mois, entre février et juin 1916, il passera de 24 000 tonnes mensuelles et 37 000 hommes à respectivement 71 000 tonnes et 53 000 hommes, pour ravitailler correctement les 600 000 rationnaires de la RFV, soit 28 trains par jour.

2 Le réseau de 0,60 m

Depuis 1870, l'ensemble de la RFV est desservi par un train dont les voies sont d'un écartement de 0,60 m, le tout sur plus de 150 km²³, tracté soit par des locomotives à vapeur, soit par des chevaux. Elle accepte des trains de 30 tonnes²⁴, qui permettent l'acheminement du ravitaillement ou des troupes là où la voie classique ne peut plus passer, avec un maillage bien plus dense. Malgré son utilité au début de la guerre, cette voie ferrée est abandonnée au plus fort de la bataille, car son matériel roulant a été transféré vers le réseau de Champagne.

Une nouvelle voie²⁵, à écartement normal, baptisée la 6bis, va alors en prendre le relais, grâce notamment aux travaux de terrassement effectués par le 5^e RG, spécialisé dans le génie ferroviaire, renforcé par des bataillons entiers de territoriaux. Elle a une capacité de transport triple celle de la Voie Sacrée, et achemine ainsi, entre Nettancourt-Sommeilles et Dugny, jusqu'à 40 000 tonnes de fret par jour.

²⁰ GRASSER J, *op. cit.* p365

²¹ LABBE D (Col), *la Voie Sacrée -1916 – poumon de Verdun*, 2008,ELT, 230 p., p.112

²² *Ibid.* p. 116-118

²³ GRASSER J, *op. cit.* p.366-367

²⁴ LABBE D (Col), *op. cit.* p.112

²⁵ <http://www.cfhvs.fr/index.php/fr/l-histoire-du-meusien/la-guerre>

C Le ravitaillement par la route

Le ravitaillement par voie routière a permis d'assurer, jusqu'à la fin de la bataille, un ravitaillement correct de la citadelle assiégée. La Voie Sacrée a d'ailleurs marqué à juste titre les esprits, et reste synonyme des efforts consentis et d'une organisation sans faille pour assurer la survie de la citadelle coûte que coûte. Ce ravitaillement sur la Voie Sacrée à proprement parler était effectué uniquement par le service automobile, tandis que des voitures hippomobiles desservaient des itinéraires parallèles. Pourtant, quand on considère les possibilités du réseau routier²⁶ en février 1916, entre la RD 64, coupée à St Mihiel, et la RN 3, sous le feu des Allemands à Aubréville – blocages identiques à ceux des voies ferrées – la situation laissait présager le pire.

1 Le ravitaillement automobile

Seule la départementale reliant Bar-le-Duc à Verdun va permettre l'acheminement du fret et des hommes par la route au début de la bataille. C'est elle qui deviendra, grâce au CDT Girard et au CNE Doumenc, la Voie Sacrée que nous connaissons tous. Les objectifs initiaux étaient, pour les vivres, l'acheminement de 1 500 à 2 000 tonnes par jour, soit 100 tonnes par division.²⁷ Ces prévisions sont très vite dépassées, et « *c'est sur la voie sacrée, au plus fort de la bataille, que passeront en un seul point, pendant 24h, 6 000 camions et véhicules automobiles, de toutes sortes, soit une moyenne de un véhicule par quatorze secondes, voire parfois en période critique, un véhicule par cinq secondes pendant des heures.* »²⁸

Les convois automobiles récupèrent les vivres déposés dans une des huit gares desservies par le « Meusien » pour ensuite les acheminer de ces magasins vers l'avant, soit entre 1 500 et 2 000 tonnes quotidiennes.

²⁶ LABBE D (Col), *op. cit.* p.122

²⁷ *Les armées françaises dans la grande guerre*, tome 4 volume 2 annexe 2, *op. cit.* p 132

²⁸ HEUZE P, *les cahiers de la victoire, la voie sacrée, la renaissance du livre*, Paris, 1920

Le ravitaillement en viande fraîche est quant à lui assuré par les autobus parisiens, grâce aux sections de ravitaillement en viande fraîche, soit 2 000 têtes de bétail, 1 000 porcs en quartier et 2 000 moutons chaque jour.²⁹

Cet acheminement du fret et des hommes par la voie sacrée ne peut s'effectuer qu'au prix d'une organisation sans faille assurée par la commission régulatrice automobile, grâce à l'application de l'ordre général n°15 du 21 février 1916.³⁰

Le dessinateur Benjamin Rabier a été le lauréat d'un concours destiné à trouver un insigne destiné aux camions de ravitaillement. Il représente une vache qui rit, dénommée la « Wachkyrie » en raillerie des Walkyries dessinées sur les camions allemands. Son frère d'arme Léon Bel, créateur des fromageries du même nom, reprendra ce dessin et l'utilisera pour son désormais très célèbre fromage de la « vache qui rit » !

2 Le ravitaillement hippomobile

Conformément à l'ordre général précité, les voitures hippomobiles sont interdites de circulation sur la voie sacrée même si elles sont indispensables au ravitaillement correct des troupes. Elles sont donc cantonnées sur des axes secondaires, transversaux à la voie sacrée, en particulier la route de Neuville à Souilly. Ces ravitaillements s'effectuant sous le feu la plupart du temps, il n'est pas rare d'avoir des pertes en hommes et surtout en chevaux « *stationnée à Verdun depuis le 1^{er} décembre 1916, la 36^e Cie du 15^e escadron du train a, pendant 13 mois consécutifs et sans interruption, assuré des transports quotidiens, de jour et de nuit, dans le secteur de la rive droite de la Meuse, sous le bombardement ininterrompu. 2 brigadiers et 5 hommes tués, 1 sous-officier, 4 brigadiers et 43 hommes blessés ou intoxiqués par les gaz, 70 chevaux tués et 90 évacués à la suite de blessures ou d'épuisement.* »³¹ On les fait alors souvent opérer, pour éviter ces hécatombes, de nuit, ce qui rend leur parcours bien délicat, du fait de l'obscurité. Mais ce ravitaillement hippomobile reste fondamental

²⁹ LABBE D (Col), *op. cit.* p.157

³⁰ *Les armées françaises dans la grande guerre*, tome 4 volume 1 annexe 1, *op. cit.* p 580

³¹ Ordre n°55 du VIIe CA de la IIe Armée

puisque'il est le seul, avec les corvées à pied, à pouvoir porter au plus près du front les denrées et vivres dont ont besoin les combattants.

Ces stocks une fois constitués, il s'agit ensuite de procéder à l'élaboration des repas, et faire en sorte que le combattant du front ait une nourriture correcte, qui lui permette à la fois de répondre à ses besoins physiques, mais aussi de soutenir son moral, chose fondamentale dans cette bataille terrible où il est plongé.

II L'alimentation

Un soldat qui mange mal est un soldat qui se bat mal. Devant cette formidable bataille qui se déroule à Verdun, le haut commandement ne peut se permettre en aucune façon de négliger l'alimentation de ses troupes. Une fois les stocks de vivres établis, il lui faut donc à la fois délivrer une ration quotidienne contenant l'apport calorique nécessaire à l'accomplissement de sa mission, mais aussi lui permettre de s'échapper un peu, au travers des repas, du terrible enfer dans lequel il est plongé. Ces repas font donc l'objet d'une composition normée, mais la cuisine elle, reste difficile à effectuer, et plus encore à acheminer.

Pour effectuer et superviser la gestion des vivres au plus près du combattant est mise en place un service de l'avant, au niveau du corps d'armée, mais aussi, dans les corps de troupe, par un officier d'approvisionnement, disposant d'un train régimentaire à trois sections, une pour la distribution, une pour le ravitaillement et une pour les vivres de réserve³².

A La composition

La composition de la ration alimentaire quotidienne du soldat répond à des normes précises, édictées par le service de l'intendance. Celles-ci, précisément connues au début de la guerre, font l'objet d'aménagement sur le terrain, avant l'officialisation de certaines d'entre elles. Elles doivent assurer au soldat l'apport calorique nécessaire à l'accomplissement de sa mission. Cette ration journalière est donc adaptée non seulement à la nature de sa mission, avec différentes sortes de ration type, mais dans chacune d'entre elles, la composition peut varier, offrant ainsi une certaine flexibilité en

³² BEAUFIGEAU P., EVENO P., GENU X., *op. cit.* p. 186

fonction des ingrédients disponibles. Ces derniers sont de plusieurs nature, mêlant aliments frais, secs et en conserve.

1 Des directives précises

Le 22 avril 1905 sort un nouveau règlement des ordinaires, qui est le premier jalon d'une réforme en profondeur de l'alimentation des troupes. Puis, pour s'assurer d'une hygiène alimentaire correcte, une commission est créée en 1907, à l'instigation d'Henry CHERON, secrétaire d'Etat à la Guerre, pour réviser l'alimentation des troupes. Cela aboutit à la rédaction d'une instruction en 1909, pour donner à l'alimentation dans les armées un caractère rationnel³³, puis une autre en 1914 sur l'alimentation en campagne. Car à la fin du XIXe siècle, physiologistes, chimistes, hygiénistes, «diététistes», ont fait de l'alimentation humaine des objets de savoirs scientifiques et médicaux³⁴. Toujours dans cette optique de développement de l'hygiène, pour éviter des intoxications alimentaires, a été créé en 1901 un laboratoire d'étude et de contrôle des viandes³⁵. En effet, un des soucis du commandement est de lutter contre les troubles intestinaux, affections dentaires et parasites qui viennent altérer la santé des combattants³⁶.

2 Une ration fonction de l'intensité des efforts demandés

On distingue la ration de campagne et la ration forte. La ration de campagne, évaluée à 2 750 calories, est celle qui est donnée en temps normal, et la ration forte, de 3 090 calories³⁷, est allouée dans les périodes d'opération, comme c'est le cas à Verdun, ou par grand froid. La bascule de l'une à l'autre se fait en théorie sur ordre du

³³ EVENO P, *op. cit.* p 40

³⁴ RASMUSSEN A, « *alimentation rationnelle du soldat : savoirs hygiénistes et sciences de la nutrition à l'épreuve de la guerre* », in journées d'études, manger et boire entre 1914 et 1918, Dijon, les 14 et 15 novembre 2014

³⁵ EVENO P, *op. cit.* p 44

³⁶ BREHON NJ, exposition « *nourrir au front* », CDEM, 2017, panneau 19

³⁷ BARRAL P *op. cit.* p70

commandement de compagnie³⁸. Dès le début de la guerre, tout le personnel militaire de Verdun bénéficie de cette ration forte. Si la composition est fixée règlementairement (cf. § I A 1 supra), des adaptations entre les différentes catégories sont de mise pour pallier les insuffisances du quotidien, mais le pain et la viande en sont les deux piliers.

En cas d'insuffisance de viande fraîche, des conserves de viande sont distribuées³⁹. Le pain revêt lui aussi différentes formes, en fonction du temps de conservation nécessaire. On distingue le pain ordinaire, qui se conserve 5 jours, le pain biscuité, plus compact et fabriqué avec moins d'eau, qui se conserve 18-20 jours, et le pain de guerre, pain condensé de longue conservation⁴⁰.

Cette ration est aussi fonction du grade. En effet, chaque unité bénéficie, pour ses officiers, de l'allocation financière équivalent à plusieurs rations journalières, afin d'améliorer l'ordinaire et recevoir. Comme on assiste rapidement à des abus, ces allocations supplémentaires sont progressivement diminuées au fil des hostilités⁴¹.

Se pose également la question de l'adaptation des repas aux habitudes culturelles et religieuses des troupes indigènes, car tout l'Empire participe à la guerre, comme par exemple le RICM qui se distingue à Verdun. On ne donne ainsi pas de porc aux Musulmans, le vin est remplacé par du thé, le riz est attribué en plus grande quantité, et on donne aussi de la noix de kola⁴².

Une fois ces vivres distribués aux unités, encore faut-il réussir à les accommoder de manière appétissante pour que le combattant puisse, dans l'enfer de Verdun, profiter d'une pause salutaire, à la fois physiquement et moralement. On n'insistera jamais assez sur le rôle primordial que revêt le repas dans le quotidien difficile du soldat, dans sa tranchée ou sous les bombardements ennemis. Cette préoccupation est aussi celle du commandement, notamment du général Pétain, quand il arrivera à Verdun.

B La fabrication

³⁸ NONY G, *l'intendance en campagne*, Paris, Lavauzelle, 1916, p. 153

³⁹ BARRAL P *op. cit.* p75

⁴⁰ EVENO P, *op. cit.* p 43

⁴¹ *Ibid.* p. 48

⁴² *Ibid.* p. 51

A l'échelon de base, les deux personnages clefs pour la gestion quotidienne des repas sont le fourrier, en charge de l'approvisionnement, et le caporal d'ordinaire, en charge de la répartition des vivres et des corvées. La préparation des repas a subi des évolutions depuis le début de la guerre, avec la mise en service de matériel plus perfectionné. Quant à la fabrication du pain, elle revêt une importance fondamentale, car le pain est vraiment la base de l'alimentation du soldat.

1 La préparation des repas

Au début des hostilités, les repas sont élaborés dans des popotes, le plus souvent au niveau compagnie. Avec l'installation des hostilités dans la durée, une importance plus grande leur est apportée. A Verdun en particulier, le général Pétain, dans sa volonté d'agir sur le moral de ses troupes, insiste sur l'importance des cuisines, des cuisiniers, allant même jusqu'à préciser le menu des repas⁴³ ! Mais rapidement, une innovation, présente dans les rangs de l'armée allemande dès le début, la cuisine roulante, qui intègre les divers matériels nécessaires à la préparation des repas, va révolutionner cette corvée dans les lignes alliées. Bien que testée dès 1890 par l'armée française, et utilisée, notamment par l'armée russe depuis fort longtemps, ce matériel n'est mis en place que tardivement, en 1915, de manière un peu précipitée, ce qui explique la multiplicité des modèles, et leurs origines fort variées. Cette arrivée sera saluée avec beaucoup d'inventivité par l'argot militaire, qui l'affuble des surnoms suivants : goudronneuse, canon à rata, roulante, machine à couper l'appétit... Elle est composée de 4 marmites de 100 l, avec du bois comme combustible, et est tractée par deux chevaux⁴⁴, qui permet de nourrir 250 hommes. Elle n'est pas toujours stationnée près du front, même si c'est le but vers lequel on tend, pour assurer au maximum un repas chaud aux combattants, mais parfois à l'arrière, dans le « ravin des cuisines », selon l'expression consacrée.

Pour la préparation même du dit repas, des cuisiniers sont affectés à cette tâche. Certains sont des professionnels, et sont alors chargés de la cuisine des officiers,

⁴³ BARRAL P *op. cit.* p77

⁴⁴ PASCAUD J (intendant militaire) « *les matériels de cuisine collective dans les armées françaises* », *Revue historique de l'armée*, février 1968

d'autres, les cuisiniers militaires, cuisinent au profit de la compagnie, et les popotiers au profit du groupe⁴⁵.

Là encore, en plus des spécificités liées aux produits consommés, les troupes indigènes se démarquent par des modes de préparation, des horaires et des ustensiles différents⁴⁶. Le thé prend notamment une place importante chez les troupes nord-africaines, qui en perçoivent davantage que les troupes européennes, et vient notamment compenser le vin ou l'eau-de-vie qui ne leur sont pas distribués en raison de leurs pratiques religieuses. De même, pour leur ravitaillement en viande fraîche, il ne leur sera pas alloué de porc, mais plutôt des ovins, ou du bœuf. Ils ne sont pas non plus habitués au pain levé, bien éloigné des galettes qu'ils ont l'habitude de consommer habituellement.

Le pain revêt en effet une importance considérable pour le combattant car il est, avec la viande, la base de son alimentation, et a l'avantage de pouvoir être consommé sans préparation préalable. Un grand soin est apporté à sa fabrication, même si malheureusement, du fait de la difficulté du transport de l'arrière vers l'avant, il arrive souvent abîmé ou humide dans la tranchée.

2 La fabrication du pain

La fabrication du pain nécessite de gros moyens, tant humains que matériels. Il faut en effet un personnel suffisant et formé au métier de boulanger pour pourvoir à sa fabrication, l'automatisation plus ou moins grande du process tel que nous le connaissons aujourd'hui n'existant pas à l'époque. La matière première est indispensable, sachant qu'on pense souvent à la farine, mais qu'on néglige parfois l'eau, dont l'approvisionnement sur Verdun a été source de difficultés. Une fois le pain fabriqué, il faut ensuite le faire cuire. Lorsqu'on regarde le volume très important produit, cela demande un tonnage de bois particulièrement élevé.

Au début de la guerre, Verdun bénéficie d'une boulangerie, qui fabrique, grâce à 64 boulangers et 362 auxiliaires, le pain de la place, sachant que les différents forts

⁴⁵ BREHON NJ, exposition "*nourrir au front*", CDEM, 2017, panneau 8

⁴⁶ MICHEL M, « *manger à l'africaine* », in journées d'études, manger et boire entre 1914 et 1918, Dijon, les 14 et 15 novembre 2014

disposent de fours pour la plupart⁴⁷. C'est notamment le cas à Douaumont, où la boulangerie se situe au rez-de-chaussée du fort⁴⁸.

Sont également mises en œuvre des boulangeries d'armée, divisée en quatre sections complètement autonomes avec 8 fours, chaque section comprenant 2 officiers, 3 sous-officiers et 86 soldats. Le matériel mis à leur disposition prend beaucoup de place, et le convoi d'une section fait plus de 480 m de long, disposé sur 25 voitures⁴⁹ ! Une seule de ces sections peut produire 4 000 rations par 24h, ayant besoin pour cela de disposer de 230 quintaux de farine, 14 m³ d'eau et 15 tonnes de bois, soit 20 à 30 stères. D'où l'importance que représente un convoi de boulangerie, de nos jours restreint à quelques containers 20 pieds !

C Le repas

Une fois le repas préparé, soit avec les moyens du bord, soit grâce aux cuisines roulantes nouvellement affectées, il convient désormais d'assurer son acheminement jusqu'au combattant de première ligne, et si possible dans des délais raisonnables pour lui fournir un repas encore chaud. Il faut également assurer au soldat de quoi s'hydrater correctement, problème d'autant plus sensible que la soif se fit cruellement sentir à Verdun, en particulier à l'été 1916 où régnait dans les forts ou les tranchées une chaleur accablante. Outre l'eau indispensable à la survie des soldats, de l'alcool sous différentes formes a été distribué aux combattants, engendrant un phénomène certain d'alcoolisation.

1 Le transport et la pause repas

⁴⁷ GRASSER J, *op. cit.* p363

⁴⁸ <http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/fortifications1024.htm>

⁴⁹ BEAUFIGEAU P., EVENO P., GENU X., *op. cit.* p. 284

Le transport des repas jusqu'aux lignes les plus proches de l'ennemi s'avère particulièrement difficile. Du fait de l'étroitesse des tranchées et de leur sinuosité, aucun véhicule ou attelage hippomobile ne peut y parvenir. Reste alors aux soldats à s'organiser, et le caporal d'ordinaire, en charge de la répartition des vivres et des corvées, doit donc désigner quotidiennement des hommes pour la corvée de soupe, qui peut être assurée, comme les autres corvées, par des prisonniers⁵⁰. En raison des nombreux bombardements, ces corvées sont attendues avec crainte, car nul n'est sûr d'en revenir.

Et les corvées de soupe à Verdun ! Qui ne se les rappelle sans frémir ? La journée terminée, les camarades partaient pour une marche de toute une nuit, marche non exempte de périls, dans un terrain pilonné, bouleversé, constamment battu, marche dans l'obscurité où chaque pas pouvait conduire à l'enlèvement dans une boue liquide. Heureux encore lorsque les hommes trouvaient les cuisines. Ah oui, il en fallait du courage pour faire partie de ces corvées et plus d'un avouera qu'il était moins dangereux « d'encaisser » toute une journée que de « risquer sa peau » pour rapporter « rata et pinard » aux amis.(...) Comme personne ne serait volontaire pour cela, un rôle est établi à l'avance contre lequel personne ne protestera jamais⁵¹.

Une aide particulièrement efficace, l'âne, est cependant apportée à l'homme pour assurer le transport du repas jusqu'au front. Tout d'abord utilisés à titre expérimental à Verdun, leur aide est si précieuse qu'elle est étendue à toute l'armée⁵². En effet, leur petite taille et leur agilité leur permettent de se déplacer aisément dans les tranchées, et ils sont d'un caractère moins peureux que les chevaux, qui craignent particulièrement le bruit des bombardements. On leur confie des charges de 50 à 75 kg, et parfois même 100 kg, qui est correspond quasiment à leur poids.⁵³ Ils sont d'ailleurs tellement utiles pour le ravitaillement tant en vivres qu'en munitions ou autre matériel pendant la bataille de Verdun qu'un « hôpital » leur est dédié à proximité, dans le village de Neuville-lès-Vaucouleurs, pour leur permettre de se rétablir avant de repartir au front, et

⁵⁰ BREHON NJ, exposition « nourrir au front », CDEM, 2017, panneau 9

⁵¹ *Le 201e d'Infanterie en campagne*, Collectif, Jouve et Cie, Paris 1919 p. 21

⁵² Exposition « L'âne en guerre et autres animaux soldats », conseil général du Val d'Oise, 2014, p. 12

⁵³ *Ibidem* p.23

un monument en leur mémoire y a même été érigé.⁵⁴ Leur utilisation permet en tout cas de réduire les pertes humaines liées aux corvées de ravitaillement durant la bataille, puisqu'un seul d'entre eux porte utilement la charge de trois ou quatre hommes. Une fois le repas arrivé, dans un état parfois déplorable (froid, mouillé, couvert de boue⁵⁵ en fonction de la météo et des bombardements) reste aux hommes à le manger, malgré leur peu d'appétit⁵⁶, dans des conditions souvent précaires.

Ce repas fourni par l'intendance doit s'accompagner de boisson en quantité suffisante, dont la responsabilité de la fourniture est partagée entre le service du génie, pour l'eau, et de l'intendance, pour le reste (alcool et café).

2 La boisson

Le captage et la distribution de l'eau sont assurés par le service du génie⁵⁷, qui a mis en place tout un réseau autour de Verdun et de ses différents forts. Cependant, l'eau va cruellement manquer, en particulier pendant l'été 1916, ce qui va se transformer en une épreuve terrible pour les combattants, bien souvent obligés de boire leur urine. L'eau est également complétée par la fourniture d'alcool sous différentes formes, du plus léger au plus fort, dont l'abondance entraîne des cas d'ivresse ou d'alcoolisation excessive difficiles à gérer pour le commandement.

Le service du génie a monté tout un réseau d'extraction et d'acheminement d'eau sur la région de Verdun. Les différents forts sont également pourvus de citernes, alimentés par l'eau de pluie ou le réseau du génie. Mais malgré tout, la soif se fait durement sentir, en particulier à l'été 1916, où certains n'ont plus rien à boire :

*" La seule boisson en usage au fort de Vaux était l'eau de la citerne, javellisée à trois gouttes par litre, filtrée et aérée par le médecin du fort et moi.
Distribution : 1er juin, néant ; 2 juin, 1 litre par homme ; 3 juin, 3/4 de litre par*

⁵⁴ *Ibidem* p.25

⁵⁵ BREHON NJ, exposition " *nourrir au front* ", CDEM, 2017, panneau 24

⁵⁶ BREHON NJ, exposition " *nourrir au front* ", CDEM, 2017, panneau 21

⁵⁷ LABBE D (Col), *op. cit.* p.157

homme ; 4 juin, néant ; 5 juin, ½ litre par homme ; 6 juin, néant ", comme le raconte le médecin auxiliaire Gaillard⁵⁸.

Cela aura des conséquences désastreuses dans les phases de combat, et entraînera même la chute de certains points, comme le précité fort de Vaux, avec le célèbre message téléphonique du CDT Raynal : « *Je n'ai plus d'eau malgré le rationnement des jours précédents; il faut que je sois dégagé et qu'un ravitaillement en eau me parvienne immédiatement. Je crois toucher au bout de mes forces* »⁵⁹. Celui-ci capitule le 7 juin, et les soldats allemands rendront hommage à la vaillance et la bravoure des soldats français qui y ont combattu. Du fait de ce manque d'eau, les soldats boivent l'eau croupie des flaques ou leur urine, ce qui entraîne des troubles digestifs sur des soldats déjà bien usés physiquement. Pour tenter de résoudre ces problèmes sanitaires, des forages sont effectués bien à l'arrière des lignes de front, mais l'acheminement vers l'avant grâce à des tonneaux reste difficile, notamment du fait du poids de ces derniers, et de leur faible résistance aux impacts. L'armée allemande ne souffre pas, elle, de ce manque d'eau, en raison de l'importation massive d'eau minérale⁶⁰.

Il paraît donc certain que les conditions d'alimentation du combattant tout au long de la bataille de Verdun ne sont pas satisfaisantes, même si de très nombreux efforts ont été consentis, du service de l'intendance en charge des approvisionnements, qui cherche à diversifier les mets fournis, au simple soldat de corvée prêt à sacrifier sa vie pour porter à ses camarades pain ou soupe. Mais le moral du soldat ne réside pas seulement « au fond de sa gamelle ». Il a besoin de soutiens autres dans sa vie courante, qui vont de la délivrance du courrier à un habillement adapté aux conditions.

⁵⁸<http://www.lesfrancaisverdun-1916.fr/fortifications-vaux.htm>

⁵⁹*Les armées françaises dans la grande guerre*, tome 4 volume 2 annexe 1, *op. cit.* p 1320

⁶⁰LANDOLT M. et LESJEAN F., « *L'alimentation du soldat allemand sur les fronts d'Alsace et de Champagne à travers l'approche archéologique des dépotoirs de la Première Guerre mondiale* », p.22

III Les soutiens autres

Ces différents soutiens indispensables à la vie courante du combattant sont théoriquement assurés par le service de l'intendance. Certains sont cependant confiés à des prestataires extérieurs, dans ce qui pourrait être considéré comme une première approche de l'externalisation en opérations, voire même assurés par défaut par les familles de soldats. L'une des premières préoccupations du soldat, une fois qu'il a de quoi se sustenter, est d'être correctement vêtu, en fonction des conditions tant météorologiques que de combat. Il lui faut aussi pouvoir se reposer, et se chauffer, dans la mesure du possible. Tout cela, sans nouvelles de la famille, n'est rien. Dès le début de la guerre, le courrier revêt une importance particulière, et connaît un succès qui ne se démentira jamais malgré la censure. Pour finir, le combattant tente par tous les moyens d'améliorer son quotidien en achetant quelques extras souvent proposés par des commerçants extérieurs.

A Habillement – Campement – Couchage – Ameublement (HCCA)

Le combattant ne peut être efficace au combat si, du fait des conditions de vie, il n'est pas en mesure d'être correctement vêtu, ou de bénéficier d'un abri qui lui permette de prendre un peu de repos. L'habillement du combattant est un problème récurrent, mais la guerre verra de réelles évolutions dans ce domaine.

Quant au campement, ce qui importe réellement est d'avoir du combustible de quelque nature que ce soit pour pouvoir se chauffer, notamment quand l'hiver rude rend encore plus pénible les longues stations debout dans les tranchées boueuses. Se pose également le problème de l'approvisionnement en fourrage, tant pour l'alimentation des animaux que pour fournir un couchage aux soldats.

Initialement, ont été stockés à Verdun les effets neufs nécessaires au rechange des mobilisés, mais seuls 10% supplémentaires ont été prévus, ce qui ne permet pas de disposer des tailles nécessaires à l'équipement complet de la force⁶¹. En effet, il est de mise, pour l'équipement du soldat, d'appliquer la règle de la proportion pour mille, soit un supplément d'environ 30%, afin que chaque soldat soit correctement équipé, dans la taille qui lui convient. Ceci est d'autant plus important qu'il s'agit de sa tenue de combat, et qui, de plus, n'est guère adaptée à la guerre des tranchées ou à des attaques à découvert. Non seulement les stocks du début de la guerre sont insuffisants, mais ils sont en plus inférieurs au volume théorique et surtout, aucun été chaud n'a été prévu, car nul ne s'attendait à une campagne d'hiver⁶². Cependant, au cours de la campagne, ces erreurs sont progressivement corrigées. En effet, en 1917, on considère que les effets d'habillement ont été renouvelés cinq fois depuis le début de la guerre, son linge quinze fois et ses chaussures douze fois⁶³. Il ne faut pas non plus oublier que l'uniforme français va connaître de profonds remaniements pendant la guerre, pour passer de la tenue grise à celle bleu horizon pour les troupes métropolitaines, et kaki-moutarde pour les troupes indigènes, ainsi que l'adoption du casque Adrian. La capote, dite Poiret, du nom du couturier qui la conçut, va connaître notamment de nombreuses évolutions avant d'être distribuée de manière uniforme à l'ensemble des troupes à l'automne 1916⁶⁴. Par ailleurs se généralise le casque Adrian, dont le modèle définitif est adopté fin avril 1915⁶⁵, conçu pour réduire le nombre de blessures au crâne trop importantes constatées lors de la guerre de position. En fonction des époques, lui aussi va connaître de nombreuses évolutions pour s'adapter aux besoins du combattant⁶⁶.

⁶¹BARRAL P.*op. cit.* p72

⁶²*Id.*

⁶³*Ibidem* p. 78

⁶⁴ <http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/uniforme-capote.htm>

⁶⁵ COLOMBANI R, « un intendant de la guerre 1914-1918, l'intendant général Adrian », *Revue historique de l'armée*, février 1968, p. 62

⁶⁶ <http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/uniforme1024.htm>

Mais l'habillement ne concerne pas uniquement la tenue, le service de l'habillement est aussi en charge de fournir aux soldats les produits d'hygiène nécessaire, ainsi que les courroies de cuir en tout genre, telles que brêlages ou ceinturons, qui lui permettent d'ajuster son équipement et son armement⁶⁷. Et puis il ne faut pas oublier que lors des relèves, les combattants étaient entièrement rééquipés à l'arrière, ce qui n'excluait pas une réutilisation des effets après les réparations nécessaires, en particulier pour les chaussures, puisque le cuir comme le tissu restent des denrées comptées en temps de guerre.

Le service de l'intendance ne se contente pas de fournir aux combattants l'habillement nécessaire, mais elle leur donne aussi le matériel de couchage et de campement indispensable.

2 Le campement et le couchage

Tout comme pour l'habillement, des stocks avaient été constitués à Verdun pour le couchage et le campement. Le campement s'entend par l'équipement nécessaire pour s'alimenter, s'abriter, dormir, et se chauffer. Comme nous l'avons vu précédemment, des cuisines roulantes ont progressivement été mises en place, ce qui a grandement facilité la tâche souvent malaisée des cuisiniers. En supplément de ces effets collectifs de cuisine, chaque combattant est aussi doté d'effets individuels tels que gamelle, quart, gourde et couverts afin de se sustenter dans des conditions d'hygiène correctes⁶⁸. Mais il leur faut également se partager le transport des diverses caisses, lanternes, seaux, cantines servant à de multiples usages. Une des préoccupations du poilu est aussi de réussir à se réchauffer, notamment pendant ou après les longues factions immobiles. Le service de l'intendance fournit des braseros et des réchauds, ainsi que du combustible de diverses natures, comme l'alcool solidifié, le charbon, et le bois sans fumée⁶⁹. Cela ne suffit pas forcément au soldat, qui, comme toujours, fait preuve d'inventivité, et se saisit de tous les combustibles qu'il trouve. Les tentes ne sont pas utilisées au front, car

⁶⁷ NONY G, *op. cit.*, p. 417

⁶⁸ *Id.* p. 416

⁶⁹ BARRAL P. *op. cit.* p78

lourdes à porter, et n'offrant aucune protection balistique. En revanche, les toiles de tente servent parfois de porte aux abris, ou pour habiller l'intérieur des abris dans lesquels les poilus s'abritent. L'intendant général Adrian va également concevoir une baraque démontable qui, du fait de sa mobilité et de son ergonomie, rend de grands services, car elle peut s'utiliser en extérieur ou pour améliorer l'aménagement intérieur d'infrastructures ou abris préexistants⁷⁰. Celle-ci sera utilisée à la fois pour l'abri des troupes, ou comme magasin, popotes etc., et rendra de grands services à Verdun.

Pour couchage, les poilus ne bénéficient guère du confort des troupes d'aujourd'hui. Ils dorment le plus souvent sur des planches, roulés dans des couvertures de laine. L'intendance prévoit également la fourniture de paille de couchage⁷¹, mais qui n'est pas toujours apportée jusqu'au front. Elle devient malheureusement souvent un repaire pour la vermine. En plus de la paille, sont aussi fournis, toujours par l'intendance, du fourrage (foin et avoine) pour les chevaux et les mulets, ainsi que la paille afférente⁷².

En complément de ce que fournit l'intendance, le combattant reçoit de nombreux colis de ses proches, qui lui permettent d'améliorer l'ordinaire. Le courrier prend en effet une place importante dans la vie quotidienne du soldat, grâce au réconfort physique et moral qu'il lui procure.

B Le courrier

L'acheminement du courrier au front est du ressort de deux ministères différents, celui de la guerre, avec la poste aux armées créée par Louvois, et qui relève alors du service de l'intendance, et plus particulièrement de la trésorerie, et celui des Postes et Télécommunications. Cependant, deux systèmes vont coexister tout au long de la guerre, celui du traitement du courrier à proprement parler, et celui des colis postaux.

⁷⁰Ministère de la guerre, « *baraque démontable système Adrian* », Draeger, Paris, p. 3-4

⁷¹NONY G, *op. cit.*, p. 160

⁷²*Ibidem* p. 165

Le commandement prend très vite conscience de l'importance du courrier pour le moral des troupes, et une franchise postale est accordée dès le 3 août 1914⁷³. Toute une organisation se met en place afin de répondre au mieux aux attentes tant des soldats que de leurs familles. La poste aux armées créée par Louvois reprend son activité, plus précisément grâce au service de la trésorerie et de la poste aux armées⁷⁴. Il faut en effet assurer l'acheminement du courrier, mais aussi préserver la localisation des unités. Sont alors créés des numéros « trésor et poste », qui correspondent aux régiments. Le volume de courrier à traiter, en constante augmentation grâce à la franchise accordée, l'éloignement des secteurs, le manque de formation des vagemestres, tout concourt pour entraîner des retards considérables, engendrant l'ire et les réclamations de soldats de tous grades⁷⁵. Fin 1914 est donc décidée une réforme en profondeur de la Poste aux armées, sous l'impulsion d'Alfred Marty, inspecteur général des postes. Il va notamment simplifier à l'extrême le processus d'acheminement, en réduisant drastiquement le nombre d'intermédiaires, et repense l'adressage, avec le secteur postal, que le soldat mentionne sur la correspondance montante, et qui est utilisé ensuite par ses proches pour lui répondre. Cette réforme est très rapidement suivie d'effets positifs, et on peut considérer qu'en juin 1915, le traitement du courrier fonctionne bien⁷⁶. En même temps que ces réformes structurelles sont décidées des facilités tarifaires pour le courrier du front. Ceci, joint à une meilleure alphabétisation des familles, va entraîner un flux incessant de courrier, qui ira toujours croissant jusqu'à la fin de la guerre. Même sous les bombardements, même au fond des tranchées de Verdun, le poilu écrit à ses proches, malgré la censure sous ses différentes formes, et nous avons par ce biais de nombreux témoignages de leur quotidien, comme le prouve notamment le grand nombre

⁷³ <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/societe/une-poste-dans-la-guerre-la-poste-aux-armees>

⁷⁴ ALBARET L. et TARDI J., « guerre et poste, l'extraordinaire quotidien des Français en temps de guerre », Casterman, Musée de la Poste, 2007, p.45

⁷⁵ <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/societe/une-poste-dans-la-guerre-la-poste-aux-armees>

⁷⁶ *Id.*

de publication de correspondances privées à l'occasion du centenaire de la grande guerre.

Il faut également préciser qu'à Verdun, au plus fort de la bataille, fut employée une forme très particulière de livraison du courrier, qui ne dépendait pas du service de l'intendance. En effet, des pigeons voyageurs furent utilisés à maintes reprises, outre leurs missions de renseignement, pour permettre une continuité dans les communications entre les différents ouvrages de la place-forte assiégée. L'histoire a retenu le nom de Vaillant, dernier pigeon-voyageur envoyé le 4 juin par le CDT Raynal, avant la reddition du fort de Vaux⁷⁷.

Les lettres ne sont cependant pas le seul lien du combattant avec sa famille et ses proches. Les colis en tout genre prennent une place importante dans son quotidien.

2 Les colis

Les colis sont indispensables au combattant, car ils sont un lien physique fort avec ses proches, qui lui confectionnent des vêtements, ou lui permettent de compléter et améliorer ses repas. Il faut également différencier deux sortes de colis, les colis postaux qui transitent par les différentes compagnies de chemin de fer, et les paquets-poste, qui relèvent eux de la poste stricto sensu. Pour ces derniers, des mesures tarifaires sont aussi décrétées, telles qu'un colis de 1kg gratuit par mois ou pour les fêtes⁷⁸.

Dans ces colis, le soldat retrouve ce qu'il a demandé à sa famille pour améliorer son quotidien. Durant l'hiver, pour combattre le froid des tranchées de Verdun, nombreux sont ceux qui demandent l'envoi de vêtements chauds, de chandails supplémentaires, de cache-nez ou de gants⁷⁹. Cela entraîne de facto le port d'uniformes parfois un peu fantaisistes, mais auxquels le commandement ne s'oppose pas, en raison des conditions difficiles dans lesquelles se trouve le combattant au front. Mais en sens inverse, le soldat envoie lui aussi des colis, avec principalement du linge à ravauder ou à blanchir, et quelques menus cadeaux d'artisanat des tranchées.

⁷⁷<http://verdun-meuse.fr/images/files/VaillantpigeondecombatER30072014.pdf>

⁷⁸ Id.

⁷⁹ PERGAUD L. « *Lettres à Delphine* », Mercure de France

Ces colis sont aussi un moyen pour le soldat de compléter utilement le *ratade* de l'intendance. Les conserves, les biscuits, le saucisson, le chocolat, qui se mangent facilement, sont une source de réconfort, et ont les faveurs du poilu, avec parfois un peu d'alcool maison caché au fond⁸⁰. Les familles procurent également petits réchauds et casseroles permettant de faire rapidement du thé ou du café, et de se réchauffer ainsi ou se distraire quelques instants. Cela permet aussi, lorsque les poilus se retrouvent un peu à l'arrière, de faire une pause un peu plus gourmande.

Le courrier et le colis permettent donc au soldat de garder un lien fort avec sa famille et ses proches, et d'avoir ainsi un peu meilleur moral dans les moments difficiles, si l'on en croit cette image fort fréquente du soldat relisant les lettres de ses proches au fond de sa tranchée, en attendant des jours meilleurs. Mais d'autres moyens sont aussi mis à la disposition du soldat pour améliorer son ordinaire et soutenir ainsi son moral.

C Les extras

Ces extras sont de nature alimentaire, et restent gérés par le service de l'intendance, même si celle-ci n'en est pas forcément directement responsable. Il y a tout d'abord la fourniture d'alcool, sous différentes formes, qui est incluse dans la ration journalière, et donnera naissance à de nombreux problèmes, et la mise à disposition de denrées supplémentaires, que ce soit avec des bazars tenus par l'intendance, ancêtres de nos foyers, ou même des commerçants privés.

1 Alcool et « pinard »

Dans l'imagination populaire sur la guerre de 1914-1918, les évocations du vin sont très fréquentes, comme le prouvent par exemple la célèbre chanson « La Madelon », ou celle-ci :

« Salut, pinard de l'intendance,

⁸⁰BREHON NJ, exposition « *nourrir au front* », CDEM, 2017, panneau 28

Qu'a goût de trop peu ou goût de rien,... »

Chanson de Max Leclerc, 1915⁸¹.

Du vin et de l'alcool sont en effet fournis par l'intendance, car cela fait partie de la ration journalière. Au début de la guerre, la fourniture d'alcool n'était pas obligatoire, puis elle est passée à 25 cl en décembre 1914 et à 1 l en novembre 2016⁸². Certains ont vu dans la distribution d'alcool fort le moyen de dynamiser les troupes avant le combat, et de les rendre plus enthousiastes face au danger, comme le dira après la guerre le maréchal Pétain :

« Le vin a été, pour le combattant, le stimulant bienfaisant des forces morales comme des forces physiques... et a largement concouru, à sa manière, à la Victoire.⁸³ »

Les producteurs français, en particulier ceux du Sud, principalement du Languedoc-Roussillon, qui avaient appuyé cette proposition, ne sont rapidement plus en mesure de fournir à l'intendance les volumes nécessaires. Celle-ci se tourne alors vers le Portugal et l'Espagne pour pouvoir répondre à la demande croissante⁸⁴. La fourniture de cette denrée reste primordiale pour les combattants, qui ressentent durement son absence, comme l'écrit de Verdun un sergent du 34^e RT :

« La souffrance la plus vivement ressentie était la privation de « pinard ». Moi-même, je n'y étais pas insensible, qui ne bois point de vin à table, sauf exception ; mais en beaucoup d'endroits, l'eau était si mauvaise (ou si suspecte) que ma part de vin m'était devenue aussi précieuse qu'aux camarades⁸⁵. »

Très vite, des phénomènes d'alcoolisation massive sont malheureusement constatés⁸⁶, non seulement à l'arrière, où le soldat n'hésite pas à boire une partie de sa solde, mais plus grave encore, à l'avant, où l'on voit des hommes ivres monter à l'assaut. Face à cela, le commandement se trouve dans une situation difficile, entre

⁸¹ In EVENO P. *op. cit.* p.50

⁸² *Id.* p.77

⁸³ Lettre du maréchal Pétain du 27 juillet 1935 in FILLAULT Th., « le pinard des poilus », Le manuscrit, Paris, 2014, p. 10

⁸⁴ *Ibidem* p.77

⁸⁵ FILLAULT Th., « le pinard des poilus », Le manuscrit, Paris, 2014, p. 101

⁸⁶ http://www.lemonde.fr/centenaire-14-18/article/2014/10/17/boire-et-deboires-pendant-la-grande-guerre_4508005_3448834.html

répression et tolérance, suivant les circonstances. Lorsque ces libations excessives ont lieu à l'arrière, et entraînent des violences ou des troubles dans les cantonnements, les sanctions sont plus sévères. En revanche, l'enfer est tel dans la tranchée que le commandement est plus conciliant. Par ailleurs, certains comportements qui semblent relever d'une ivresse manifeste au front ne sont pas du tout imputables à l'alcool, mais à la fatigue, au stress, qui donnent à certains des accès de folie⁸⁷.

2 Les coopératives

Ces coopératives sont de deux sortes. Il existe celles mises en place par le service de l'intendance, qui sont un peu l'ancêtre de nos foyers, et permettent de se procurer à titre onéreux des denrées supplémentaires non comprises dans la ration journalière. Et il existe aussi ce que l'on appelle les « mercantis », qui sont des coopératives tenues par des commerçants de droit privé, un peu à l'arrière de la ligne de front. Les premiers sont la réponse militaire aux seconds, qui ne se privent pas pour exploiter le poilu et pratiquer des tarifs exorbitants⁸⁸, comme le prouve une plaisanterie fort en vogue à l'époque :

« Quelle est la différence entre un aviateur et un mercanti ? Le premier vole en biplan ; le second vole en triplant, en quadruplant, en quintuplant. »⁸⁹

Il y avait donc à la fois des dépôts de vivres d'ordinaire, où les troupes pouvaient acheter fromage, confiture, vin, produits frais avec les fonds de la solde⁹⁰, tout ce qui n'était pas « réalisé » dans la ration quotidienne. Et l'armée viendra au cours de la guerre compléter ce dispositif initial avec les coopératives régimentaires, qui comprennent également des objets du quotidien, et à ce titre, peuvent être considérées comme les ancêtres des bazars chers à nos militaires. Celles-ci ont d'abord été créées par

⁸⁷ <http://www.francedimanche.fr/souvenirs-souvenirs/%C2%AB-en-14-dans-les-tranchees-mon-grand-pere-medecin-a-cotoye-lenfer-%C2%BB/>

⁸⁸ BREHON NJ, exposition « *nourrir au front* », CDEM, 2017, panneau 31

⁸⁹ *Ibidem*

⁹⁰ BARRAL P. *op. cit.* p73

différents chefs de corps, avant d'être généralisées et règlementées à compter de novembre 1916⁹¹.

Dans les mercanti, en revanche, tenus par des civils, on trouve souvent des denrées plus luxueuses, comme des vins fins ou des produits d'épicerie⁹².

Il ne faut pas non plus oublier qu'un extra particulièrement apprécié, le camembert, doit sa prodigieuse expansion à cette guerre. En effet, du fait de la pénurie de lait, les fromages à pâte dure ne sont guère rentables, même s'ils se conservent plus longtemps, car ils demandent bien davantage de matière première pour arriver au même grammage de produit fini qu'un fromage à pâte molle. Et verront même le jour des étiquettes reprenant les traits marquants de cette guerre⁹³.

⁹¹*Id.* p.74

⁹²*Id.* p.73

⁹³ <http://www.camembert-museum.com/pages/thematiques/theme-de-l-histoire/histoire-du-xxeme-siecle.html>

Conclusion

Il apparaît clairement que le service de l'intendance pendant la grande guerre, en particulier lorsque l'on s'intéresse au cas précis de Verdun, porte en lui tous les germes des transformations effectuées tout au long du XXe siècle pour aboutir à ce qu'est le SCA d'aujourd'hui, où adaptabilité, qualité et réactivité sont trois maîtres mots.

Lorsque l'on regarde la Ration Individuelle du Combattant Réchauffable (RICR) d'aujourd'hui, on s'aperçoit qu'elle répond aux mêmes critères : pain de guerre, plats en conserve, boisson et alcool solidifié pour le réchauffage. La variété est en revanche certainement plus grande qu'à l'époque, sans oublier qu'a également été prise en compte la diversité culturelle et religieuse avec les rations sans porc. Cette ration moderne prend aussi en compte les recommandations tant sanitaires que nutritionnelles, comme cela commençait à être la norme lors de la première guerre mondiale.

A Verdun, une grande partie du moral du poilu tenait dans sa gamelle. De nos jours encore, nous ne pouvons que constater l'attention dont les chefs militaires entourent le repas, en particulier en opération, pour s'apercevoir que les choses n'ont guère évoluées. Nous tempérerons cependant notre propos sur l'alcool et le tabac où, tant pour des raisons de santé publique que de discipline, mais, ces deux éléments, autrefois fondamentaux, ne sont plus fournis par le SCA, au grand regret de certains.

Concernant l'habillement, la première guerre mondiale est aussi l'occasion de repenser complètement la tenue du combattant, à la fois pour des raisons pratiques et économiques. Comme en temps de guerre le tissu est compté, il a fallu produire des tenues plus courtes, donc moins encombrantes lors des phases de combat, tout en permettant d'avoir chaud lors des phases plus statiques. Un gros progrès a également été fait avec la prise en compte de la nécessité du camouflage, pour offrir moins de visibilité face aux tranchées ennemies. La tenue garance a ainsi été très rapidement abandonnée au profit du bleu horizon, qui, s'il n'était pas taché de boue, restait cependant assez visible. Les troupes coloniales qui ont bénéficié à la place d'une tenue kaki ou moutardes sont en revanche l'exemple de ce qui sera ensuite très rapidement fourni à l'armée française, ce kaki qui reste aujourd'hui encore, malgré les tâches de

camouflage, la base colorée du treillis moderne. Le casque de l'intendant général Adrian sera lui aussi amélioré pour donner naissance au casque kevlar que nous connaissons tous.

Quant aux effets de campement, les baraquements en toile vont se généraliser pour devenir nos tentes, pour lesquelles la seule réelle évolution depuis la première guerre mondiale a été de créer des structures climatisables, avec également la mise en place de panneaux solaires.

Nous voyons ainsi comment un conflit a pu influencer de manière aussi profonde sur les vivres, matériels et équipements mis à disposition des combattants, les rendant finalement assez proches de ce que nous sommes aujourd'hui, malgré le siècle qui nous sépare. Reste à savoir si les prochaines évolutions nous permettront de rester aussi réactifs, et attentifs par-dessus tout à la satisfaction réelle des besoins du combattant de demain.

Bibliographie

Références bibliographiques

- BERNEDE A., *Verdun 1916*, éditions Cénomane, Le Mans, 2002
- PORTE R, (LCL), *Chronologie commentée de la Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2010
- DORGELES R, *Souvenirs sur les Croix de bois*, Paris, 1929
- PERGAUD L. *Lettres à Delphine*, Mercure de France, 2014
- FILLAULT Th., *le pinard des poilus*, Le manuscrit, Paris, 2014
- LABBE D (Col), *la Voie Sacrée -1916 – poumon de Verdun*, 2008,ELT, 230 p.
- HEUZE P, *les cahiers de la victoire, la voie sacrée*, la renaissance du livre, Paris, 1920
- Le 201e d'Infanterie en campagne*, Collectif, Jouve et Cie, Paris 1919
- LANDOLT M. et LESJEAN F., *L'alimentation du soldat allemand sur les fronts d'Alsace et de Champagne à travers l'approche archéologique des dépotoirs de la Première Guerre mondiale*
- ALBARET L. et TARDI J., *guerre et poste, l'extraordinaire quotidien des Français en temps de guerre*, Casterman, Musée de la Poste, 2007
- Ministère de la guerre, *baraque démontable système Adrian*, Draeger, Paris

Ouvrages collectifs

- BARRAL P, « *l'intendance* » in CANINI G (dir) *Les fronts invisibles*, Nancy, presses universitaires de Nancy, 1984, p. 69-78,
- GRASSER J, « *le ravitaillement de la place de Verdun* » in CANINI G (dir) *Les fronts invisibles*, Nancy, presses universitaires de Nancy, 1984, p. 349-370
- Les armées françaises dans la grande guerre*, Paris, imprimerie nationale, 1926, tome 4 volumes 1 à 3 et annexes
- BEAUFIGEAU P., EVENO P., GENU X., *de l'intendance militaire au commissariat de l'armée de terre*, ECPAD, 2008

Lois et règlements

Loi fondamentale du 10/07/1791

Directive 1073/DA/GQG du 12 août 1915

Ordre n°55 du VIIe CA de la IIe Armée

Articles scientifiques

MANTIN J-M (CRC1), 1817-2017 : le bicentenaire oublié... in les échos de la PFAF
CE, n°23, mars 2017

EVENO Pierre, *Manger, le souci quotidien du soldat, l'alimentation des troupes, la Sabretache*

COLOMBANI R, « un intendant de la guerre 1914-1918, l'intendant général Adrian », *Revue historique de l'armée*, février 1968, p. 60 à 62

PASCAUD J (intendant militaire) « *les matériels de cuisine collective dans les armées françaises* », *Revue historique de l'armée*, février 1968

Expositions et congrès

BREHON NJ, exposition « *nourrir au front* », CDEM, 2017

RASMUSSEN A, « *alimentation rationnelle du soldat : savoirs hygiénistes et sciences de la nutrition à l'épreuve de la guerre* », in « journées d'études, manger et boire entre 1914 et 1918 », Dijon, les 14 et 15 novembre 2014

MICHEL M, « *manger à l'africaine* », in « journées d'études, manger et boire entre 1914 et 1918 », Dijon, les 14 et 15 novembre 2014

Exposition « *l'âne en guerre et autres animaux soldats* », conseil général du Val d'Oise, 2014, catalogue

Internet

<http://www.cfhvs.fr/index.php/fr/1-histoire-du-meusien/la-guerre>

<http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/fortifications1024.htm>

<http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/fortifications-vaux.htm>

<http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/uniforme-capote.htm>

<http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/uniforme1024.htm>

<http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/societe/une-poste-dans-la-guerre-la-poste-aux-armees>

<http://verdun-meuse.fr/images/files/VaillantpigeondecombatER30072014.pdf>

http://www.lemonde.fr/centenaire-14-18/article/2014/10/17/boire-et-deboires-pendant-la-grande-guerre_4508005_3448834.html

<http://www.francedimanche.fr/souvenirs-souvenirs/%C2%AB-en-14-dans-les-tranchees-mon-grand-pere-medecin-a-cotoye-lenfer-%C2%BB/>

<http://www.camembert-museum.com/pages/thematiques/theme-de-l-histoire/histoire-du-xxeme-siecle.html>

Témoignages

Entretien avec M. BREHON NJ, commissaire de l'exposition « nourrir au front », CDEM, 1^{er} février 2017, entretien oral de forme libre

Table des matières

Introduction.....	2
I Le ravitaillement en vivres	5
A La constitution de stocks	6
1 La composition des stocks	6
2 L'adaptation des infrastructures de stockage.....	7
3 L'organisation du stockage.....	8
B Le ravitaillement par voie ferrée	9
1 Le chemin de fer meusien.....	9
2 Le réseau de 0,60 m	10
C Le ravitaillement par la route.....	11
1 Le ravitaillement automobile	11
2 Le ravitaillement hippomobile.....	12
II L'alimentation	14
A La composition.....	14
1 Des directives précises.....	15
2 Une ration fonction de l'intensité des efforts demandés.....	15
B La fabrication.....	16
1 La préparation des repas	17
2 La fabrication du pain	18
C Le repas.....	19
1 Le transport et la pause repas.....	19

2 La boisson	21
III Les soutiens autres	23
A Habillement – Campement – Couchage – Ameublement (HCCA)	23
1 L’habillement	24
2 Le campement et le couchage	25
B Le courrier	26
1 Le courrier	27
2 Les colis	28
C Les extras	29
1 Alcool et « pinard »	29
2 Les coopératives	31
Conclusion	33
Bibliographie	35
Table des matières	38
Annexes	40

Annexes

Annexe I **Chronologie⁹⁴**

21 février 1916

L'offensive allemande est lancée sur Verdun

Le bombardement allemand commence à 7h30 et touche rapidement la ville de Verdun et les ponts de la Meuse. Les avions allemands bombardent les arrières français et des offensives de diversion sont lancées dans les régions de Souchez, Béthune et le Santerre.

22 février 1916

Début de l'attaque d'infanterie

Le bombardement allemand sur les lignes françaises reprend de 5h à 12h, quand commence l'attaque d'infanterie. Les Allemands submergent la première ligne française et progressent en prenant les bois de Brabant-sur-Meuse et des Caures et le village d'Haumont.

24 février 1916

Pétain prend le commandement de Verdun

Pétain, alors commandant de la IIe armée, se voit confier le commandement à Verdun. Les Allemands progressent et prennent Samogneux, la cote 344, Beaumont, le bois des Fosses et celui de Chaume.

⁹⁴ verdun2016.centenaire.org/fr/la-bataille-de-verdun-en-dates

25 février 1916

La prise du fort de Douaumont

Les Allemands prennent le fort de Douaumont, Louvemont et Bezonvaux. Le front français, en grande difficulté, a perdu plus de 25 000 hommes depuis le début de l'offensive. Pétain installe son quartier général dans l'hôtel de ville de Souilly.

4 mars 1916

Les Allemands prennent le village de Douaumont

Les Allemands prennent le village de Douaumont.

6 mars 1916

Les Allemands attaquent la rive gauche de la Meuse

L'attaque s'étend sur un front de 5km en direction de la cote 304, du Mort-Homme et de la cote de l'Oie. Les combats ont lieu également sur la rive droite, autour de l'ouvrage d'Hardaumont.

16 mars 1916

Les attaques allemandes se concentrent autour du fort de Vaux

Les attaques allemandes se concentrent autour du fort de Vaux

28 mars 1916

Prise de commandement du général von Gallwitz

À l'ouest de Verdun, le général von Gallwitz prend le commandement des troupes allemandes. Les Allemands ne parviennent pas à prendre le village de Malancourt.

31 mars 1916

Les Allemands s'emparent de Vaux

Sur la rive droite, les Allemands prennent une partie du village de Vaux. Sur la rive gauche, ils ne parviennent pas à s'emparer du Mort-Homme.

10 avril 1916

Pétain : « On les aura ! »

Les lignes françaises résistent à une attaque générale de l'armée allemande. L'ordre du jour de Pétain restera célèbre : « On les aura ! ».

2 mai 1916

Nivelle prend le commandement de la IIe armée

Le général Pétain est nommé à la tête du Groupe d'armées centre (GAC). Nivelle le remplace à la tête de la IIe armée.

23 mai 1916

L'échec français au fort de Douaumont

L'attaque française menée par le général Mangin pour reprendre le fort de Douaumont est un échec. Plus de 5 500 hommes meurent au combat et les survivants de la 9e brigade doivent se rendre. Sur la rive gauche, les Allemands progressent en direction de la cote 304.

7 juin 1916

La prise du fort de Vaux

Isolés et encerclés depuis plusieurs jours, les Français dirigés par le commandant Raynal capitulent et remettent le fort de Vaux aux Allemands.

23 juin 1916

L'échec allemand au fort de Souville

L'attaque Allemande contre le fort de Souville est un échec. Les allemands s'emparent de l'ouvrage de Thiaumont et entrent dans le village de Fleury.

11 juillet 1916

L'offensive allemande sur le fort de Souville

Les Allemands lancent une grande offensive vers le fort de Souville. Ils prennent la batterie de Damloup mais ne parviennent pas à s'emparer du fort. En parallèle, la contre-attaque française dans le secteur de la Poudrière, au sud de Fleury, est un échec.

4 août 1916

Les Français reprennent le fort de Souville

Les Français reprennent le fort de Souville, en ruine.

2 septembre 1916

L'armée allemande stoppe son offensive

Hinderburg décide, sur proposition du général en chef des armées Ludendorff, de stopper les actions offensives à Verdun. La Ve armée allemande doit s'installer « en position de résistance de longue durée ».

13 septembre 1916

La reprise des forts

Pétain prépare avec Nivelle, sur ordre de Joffre, la reprise des forts de Verdun. Le président Poincaré remet à la ville la croix de la Légion d'honneur.

24 octobre 1916

Les contre-offensives françaises

Les Français reprennent le fort de Douaumont mais ne parviennent pas à reprendre le fort de Vaux.

2 novembre 1916

La reprise du fort de Vaux

La garnison allemande installée au fort de Vaux commence à abandonner ses positions. Le lendemain, le fort est repris, sans combat, par les Français du 298e RI.

15 novembre 1916

La dernière contre-offensive française

La dernière contre-offensive française permet de dégager la rive droite de la Meuse, la cote du Poivre, Hardaumont et l'ouvrage de Bezonvaux). Plus de 10 000 soldats sont faits prisonniers. La ligne de front est revenue à la position du mois de février.

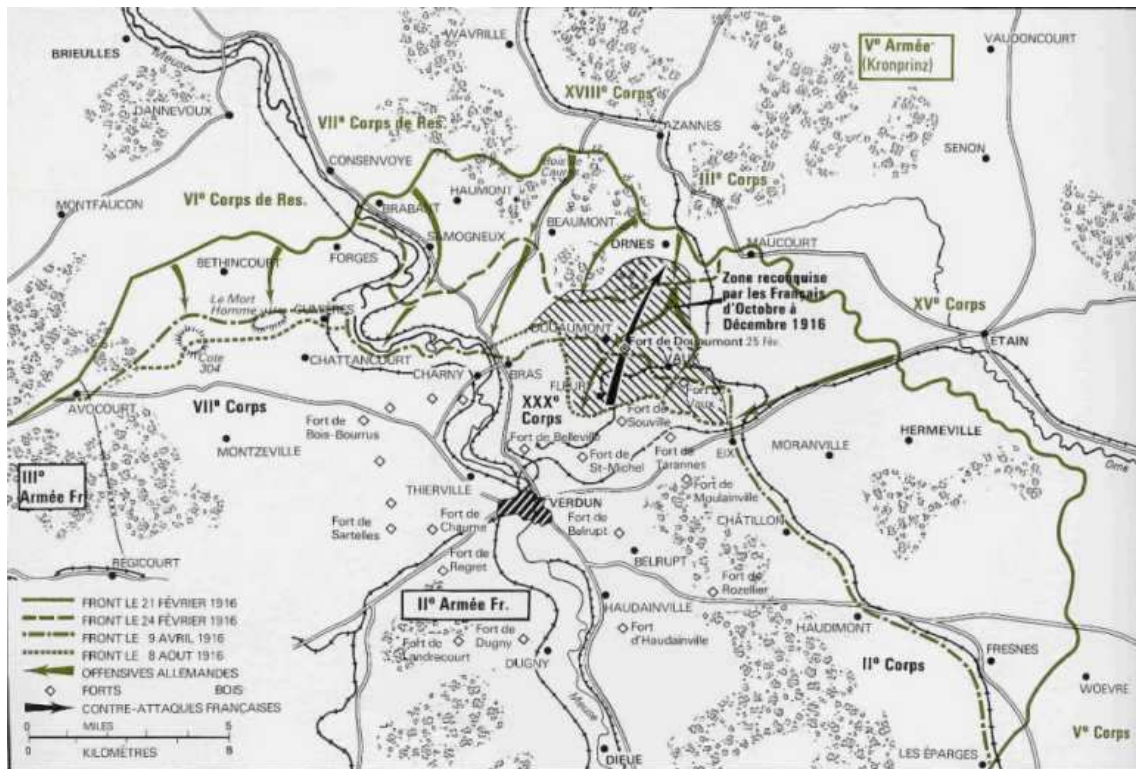
18 décembre 1916

Fin de la bataille de Verdun

Les Français reprennent la ferme des Chambrettes. C'est la fin de la « bataille de Verdun ».

Annexe II

Plan de Verdun⁹⁵



⁹⁵ EVERETT S, "La Première Guerre Mondiale", Solar, 1980

Annexe III

Photos



Reconstitution de la boulangerie dans la citadelle de Verdun⁹⁶.



La Wachkyrie de Benjamin Rabier⁹⁷

⁹⁶ <http://www.compagnons-boulangers-patisseries.com/crebesc/fours-des-forts/>

⁹⁷ <http://www.ouest-france.fr/leditiondusoir/data/727/reader/reader.html#!preferred/1/package/727/pub/728/page/7>